

Frank La Brasca

« Ce moment unique où l’homme seul a été ... »¹ : la renaissance de Lucrèce au Quattrocento

ABSTRACT: Our study aims at illustrating with a few examples of a still not fully explored tradition how this outstanding ancient text, which had almost disappeared from the intellectual scene out of theological considerations, survived as a parched-up spring to eventually become an impetuous river and then, for the same dogmatic reasons, was forced again to follow a temporarily subterranean course to soon re-emerge in roughly the same geographical and cultural area where it had once barely survived.

Keywords: Lucretius, Italian humanism, text-criticism, materialism, neo-platonism

Carmina sublimis tunc sunt peritura Lucreti,

Exitio terras cum dabit una dies.

Publius Ovidius Naso, *Amores*, I 23-24².

1. En guise d’introduction : « Déviation » et/ou prolifération rhizomique

Un récent best-seller dont le titre original anglais (*The Sverve*, littéralement « la déviation »), est une évidente allusion au fameux *clinamen* épïcuro-lucrétien qui ménage une certaine part de libre arbitre à l’action humaine pourtant surdéterminée par des lois physico-naturelles qui semblent immuables et implacables dans leur enchaînement, a attiré, avec talent et sérieux dans la documentation, l’attention du grand public cultivé, mais non nécessairement érudit, sur la découverte fortuite du manuscrit du *De rerum natura* de Lucrèce dans un monastère d’Allemagne par une des figures de pointe de cet humanisme renaissant de la Florence de la première moitié du XV^e siècle (celle des Donatello, Ghiberti, Brunelleschi, Masaccio, fra Angelico, Filippo Lippi, Alberti, pour ne citer que les noms les plus

¹ « Pour les anciens, ce trou noir [Il s’agit bien sûr de la mort inéluctable. FLB] était l’infini même ; leurs rêves se dessinent et passent sur un fond d’ébène immuable. Pas de cris, pas de convulsions, rien que la fixité d’un visage pensif. Les dieux n’étant plus et le Christ n’étant pas encore, il y a eu, de Cicéron à Marc-Aurèle, un moment unique où l’homme seul a été. Je ne trouve nulle part cette grandeur, mais ce qui rend Lucrèce intolérable, c’est sa physique qu’il donne comme positive. C’est parce qu’il n’a pas assez douté qu’il est faible ; il a voulu expliquer, conclure ! S’il n’avait eu d’Épicure que l’esprit sans en avoir le système, toutes les parties de son œuvre eussent été immortelles et radicales. N’importe, nos poètes modernes sont de maigres penseurs à côté d’un tel homme » (Dufau, 2013, p. 13 – c’est nous qui soulignons).

Cette fulgurante caractérisation de la parenthèse de l’histoire antique où Lucrèce composa son poème est de Gustave Flaubert dans une lettre qu’il adresse sans doute en 1861 à son amie et correspondante Edma Roger des Genettes (cf. Flaubert, 1991, p. 191). Sa parfaite adéquation à l’épisode du Quattrocento où il fut redécouvert et que nous évoquons ici, a de quoi stupéfier.

² « Les vers du sublime Lucrèce ne périront que le jour qui mettra fin au monde ».

prestigieux) dont le caractère à la fois disruptif et annonciateur, pour avoir été parfois exalté à l'excès, n'en n'est pas moins difficilement contestable sur le fond (Greenblatt, 2013).

Néanmoins, il était bien sûr hors de question dans le cadre d'un roman, de détailler l'histoire très riche dans son foisonnement que le texte ainsi exhumé et livré aux cercles érudits des philologues humanistes connut, tant en raison de son évidente qualité poétique que des implications philosophiques, théologiques et culturelles gigantesques qu'il entraînait inévitablement en raison de son contenu rigoureusement matérialiste et athée³.

Ce sont les grandes lignes de cette histoire que nous nous proposons de retracer dans cette contribution qui se fondera sur la présentation, certes sommaire dans le cadre qui nous est fixé, de quelques manuscrits et éditions incunables et post-incunables travaillés par les grandes figures intellectuelles de l'époque qui, à Florence, dans l'Italie des cours, des républiques et des petites seigneuries du nord-est (Brescia, Vérone, Venise, Bologne, Carpi), dans le milieu des intrigues et des poisons divers de la curie romaine, dans le royaume aragonais de Naples, ont constitué les mille ramifications du « fleuve » lucrétien qui ont irradié de sa lettre et de son esprit toute l'étendue de la péninsule et, bien au-delà, les très vastes territoires placés sous la juridiction des puissances majeures de l'époque qui tentaient d'utiliser son morcellement à leur soif de domination.

Nous espérons ainsi contribuer quelque peu à mettre en évidence les ondes de choc que la laborieuse recherche textuelle engendre jusque dans les manifestations les plus prestigieuses de la Renaissance : l'encyclopédisme d'un Léonard de Vinci et sa fascination si copieusement et merveilleusement documentée par l'écrit et par le dessin dans ses fameux manuscrits pour les ondulations, les entrelacs, les mouvements si mystérieux de l'écoulement des eaux ou des chevelures, ou encore les aériennes symbolisations picturales du Botticelli de la *Naissance de Vénus* et de l'archi (trop ?) populaire *Printemps*⁴, mais aussi l'affrontement titanesque entre les grands systèmes philosophiques, idéologiques et religieux (christianismes, néo-paganismes d'origine mystérique, stoïcienne, épicurienne, platonicienne, aristotélicienne, sceptique) qui caractérisa cette aube de notre modernité.

³ Nous n'ignorons pas, bien sûr, que dans son poème, qui commence d'ailleurs par une célèbre et vibrante invocation à Vénus, « alma mater » du vivant, Lucrèce ne nie pas formellement l'existence des Dieux dont les autels et les temples pullulaient dans le tout le monde antique, toutefois le rôle tout à fait insignifiant qu'il leur attribue dans le fonctionnement de la machine universelle peut laisser penser à un pré-nicodémisme à rebours et de pure convenance politico-sociale.

⁴ Sur les rapports de la peinture de Botticelli, à la fois avec le néo-platonisme ficinien et l'épicurisme lucrétien, voir à présent « Le mythe de Vénus », in Séris, 2002, pp. 203-260 et Prosperi, 2008, pp. 202-205.

2. D'un mince filet d'eau germanique au fleuve impétueux d'Italie, puis au resurgissement septentrional⁵.

L'histoire de la réception moderne de Lucrèce commence donc avec l'humaniste florentin Poggio Bracciolini dit le Pogge (1380-1459) qui découvrit à Murbach, dans l'actuel département alsacien du Haut-Rhin, en 1417 un manuscrit du poème de Lucrèce aujourd'hui perdu car le couvent où il était conservé fut détruit en 1789.

En 1427, le secrétaire pontifical Bartolomeo Aragazzi da Montepulciano est évoqué dans une lettre de P. Bracciolini adressée de Rome à l'humaniste bibliophile Niccolo' Niccoli le 27 mai comme ayant en sa possession un Lucrèce et d'autres manuscrits précieux qu'il s'agit d'obtenir de lui⁶.

Par les lettres du 13 et 27 décembre 1429 (ou 27 mai 1430) toutes deux écrites de Rome, nous apprenons que le texte lucrétien est enfin parvenu en Italie, puisque Poggio demande avec beaucoup d'insistance à Niccoli, de lui rendre « son Lucrèce » qu'il détient depuis 12 ans⁷ !

Le manuscrit envoyé par Poggio en Italie n'était que la copie d'un apographe du manuscrit de Murbach (M), probablement antérieur à l'*Oblongus* (O, codex Leidensis Vossianus 30) et au *Quadratus* (Q, codex Leidensis Vossianus 94), tous deux du IX^e siècle dont le père fondateur de la critique textuelle moderne, dont la genèse est étroitement liée à la philologie lucrétienne, l'allemand Karl Lachmann (1793-1851), croyait qu'ils descendaient directement d'un proto-archétype du IV^e ou V^e siècle en lettres capitales, ce qu'avaient néanmoins partiellement contesté les études postérieures du grand paléographe français Émile Châtelain et de son élève et assistant à l'École Pratique des Hautes Études, Louis Duvau, à la fin du XIX^e siècle⁸.

Le manuscrit L apographe de la main de Niccoli (*Nicolianus*, Laur. 35, 30) en est le plus ancien témoignage, sept autres manuscrits « *descripti* » se trouvent à la Bibliothèque Laurentienne de Florence (35, 25-29 [ce dernier ayant été emprunté par Politien à la bibliothèque du couvent florentin de saint

⁵ Nous redonnons ici dans une version corrigée et modifiée qui prend en compte les apports philologiques essentiels fournis dans les trois tomes de son édition du poème lucrétien par Enrico Flores (Flores, 2002 ; Flores, 2004 ; et Flores, 2009) de l'article que nous avons donné dans Poignault, 1999 (La Brasca, 1999, pp. 382-386).

⁶ Bracciolini, 1984, (lettre n°73), pp. 186-188 : « *Bartholomeus de Monte Politiano dat operam, ut habeamus Lucretium ; id si assequetur, tunc alia aggrediemur. Non enim est nunc de aliis libris tractandum, ne multa petendo daremus occasionem istius denegandi* » (p. 187).

⁷ Bracciolini, 1984, (lettre n°34), pp. 89-90 : « *Cura ut habeam Lucretium, si fieri potest ; non enim adhuc potui universum librum legere, cum semper fuerit peregrinus. Vellem ut iam civis efficeretur* » (p. 89).

Bracciolini, 1984, (lettre n° 38 datée selon toute probabilité par l'éditrice Helene Hart du 27 mai 1430), pp. 102-105 : « *Lucretium tenuisti iam per annos XIV, eodem modo Asconium Pedianum, sic et Petronium Arbitrum et Statium Silvarum ... Cupio legere Lucretium, at ego privor illius presentia ; nunquod etiam illum aliud decennium tenere velis? Vide ne nimium tuis moribus indulgeas, mi Nicolae...Te vero rogo, ut vel Lucretium, vel Asconium ad me mittas, quos faciam quamprimum transcribi et postea ad te remittam, ut illos teneas quantum libet, idemque si de Petronio effeceris, erit mihi pergratum* » (p. 103).

⁸ Ernout, 1993, pp. XIX-XXXI : XXIII et Martin, 1992, p. VIII, note 1.

Marc⁹] et 31-32), parmi lesquels il faut distinguer le premier (35, 31), recopié par un érudit qui a non seulement consulté les grammairiens anciens, mais procédé à de nombreuses émendations¹⁰. Six autres manuscrits sont à la Vaticane parmi lesquels on peut remarquer le Vaticanus latinus 1569 de 1483 copié pour Sixte IV par Girolamo di Matteo de Tauris avec un frontispice orné d'une magnifique miniature attribuée au peintre croate Georges Culinovic dit le « Schiavone »¹¹, le Vaticanus 3276 (A) qui contient quelques conjonctures de l'humaniste sicilien Giovanni Aurispa et le Vaticanus Barberinus lat. 154 (B)¹² dont l'accord contre L permettent d'établir dans certains cas la leçon réelle de l'exemplaire que le Pogge fit transcrire par un copiste germanique en 1418 (J¹³) qui est celui, comme nous venons de le dire, qu'il réclama longtemps à Niccoli, qu'il finit par récupérer dans des circonstances que nous ignorons, mais qui est aujourd'hui perdu. On peut ajouter à ceux-ci, les Vaticani Reginensis 1706 et Ottobonianus 1954 transcrit par l'humaniste et grammairien Giovanni Sulpicio da Veroli¹⁴ en 1466 pour Fabio d'Anagni), un manuscrit de Venise, le Marcianus 12.69 qui a quelque intérêt pour ses rapports avec L, un manuscrit de la BNdF, le Parisinus 10306 P, postérieur à 1429¹⁵ qui, selon Bertrand Hemmerdinger¹⁶, serait l'antigraphe de L et également de la main de Niccoli et qui appartient au philosophe néo-platonicien ferrarais Francesco Marescalchi, disciple de Guarino Veronese et lié à Leon Battista Alberti et Marsile Ficin, et enfin sept manuscrits conservés dans des bibliothèques de Grande-Bretagne (dont le codex Cantabrigiensis, C), plus le manuscrit Victorianus Monacensis 816a antérieur à 1475¹⁷.

⁹ Ulmann, Stadter, 1972, n°954 : « T. Lucretius poeta Latinus heroicus de rerum causis, in volumine manu scripto corio pagonazzo ». La page de garde de ce témoin contient l'inscription suivante : « liber conventus Sancti Marci de Florentia ordinis praedicatorum habitus a publicis sectoribus pro libris quos sibi ab eodem conventu commodatos Angelus Politianus amisit seu qui in morte Angeli Politiani amissi sunt » (p. 38). Le livre revint à la bibliothèque de Saint Marc le 18 janvier 1497.

Voir trois autres manuscrits du Vatican (Barberinus latinus 154 ; Ottoboniani latini 1136 et 2834 (daté de 1465-75 env., qui porte le sigle q in Flores, 2009, p. 28, et qui contient des gloses graphiquement caractéristiques du cercle de Pomponio Leto) décrits dans Pellegrin, Fohlen et *alii*, 1975.

¹⁰ « Doctissimus fuit ille vir, qui Laur. 35,31 (F) scripsit consulebat enim non solum veteres grammaticos, sed etiam suo ipsius ingenio permulta et sagacissime et audacissime emendare studuit » (Martin, 1992, p. VIII) ; Flores (2009) le date de 1457

¹¹ On trouve de nombreuses reproductions de ce frontispice en ligne mais aussi dans de récents ouvrages concernant Lucrèce, par exemple Odifreddi, 2013, p. 12 et Vesperini, 2017, recto de la page de titre.

¹² Cf. Pellegrin, Fohlen et *alii*, 1975, pp. 187-188.

¹³ C'est le sigle qui lui est attribué dans l'édition Martin (1992, p. V), mais E. Flores préfère lui, dans son « Conspectus siglorum » (Flores, 2002, pp. 39-41) le désigner du sigle (P), les parenthèses signifiant que ce témoin a été perdu (p. 39).

¹⁴ Humaniste né à Veroli dans le Latium (actuelle province de Frosinone). Il enseigne à Rome et fut lié au cercle de Pomponio Leto et au typographe romain Eucharius Silber pour lequel il édita de nombreux textes classiques et en particulier le *De architectura* de Vitruve (1486).

¹⁵ Cf. Flores, 2002, p. 39.

¹⁶ Cf. Hemmerdinger, 1966, p. 504. Ce manuscrit serait l'antigraphe de L et également de la main de Niccoli, ce que démentent Müller, 1973 et Flores, 1980.

¹⁷ Sur ce témoin (I) appelé aussi « codex victorianus » du nom de son possesseur Pietro Vettori, de nouveaux éclairages ont permis de mettre en doute l'appartenance à Marulle des corrections qu'il porte (I^r) et qui l'apparente à l'un des Laurentiani (le 30, 25, sigle D^r), et invitent aussi à remettre en question un certain nombre des corrections jusqu'ici attribuées à Politien, notamment sur le Laur. 35, 29 (S^r), toutes ces mains pouvant être postérieures aux leçons données par le texte d'un manuscrit de la Bibliothèque Ambrosienne de Milan (le P I, 29, sup, sigle t), cf. Flores, 2002, pp. 10-14 et 40, qui a le grand mérite de montrer que l'examen attentif de la tradition italienne (*codices italici*) est encore à poursuivre et de nature à déboucher sur de nouvelles découvertes sur le travail des cercles humanistes d'avant-garde sur le texte lucretien.

La richesse et la complexité de la tradition manuscrite italienne qui compte 53 représentants constitue l'une des voies de recherche de la critique philologique lucrétienne contemporaine comme en témoignent les travaux de Karl Hosius, Alberto Chiari, Karl Büchner, Michael D. Reeve, Ubaldo Pizzani, Konrad Müller, Enrico Flores¹⁸, qui permettent de constater que le principe éprouvé « *recentiores non deteriores* » a connu ici une curieuse dérogation qui est paradoxalement le fait d'un des plus éloquents défenseurs de la formule : Giorgio Pasquali¹⁹.

Il est possible en effet que (M), le manuscrit découvert par Bracciolini ait été porteur d'une branche de la tradition antérieure à OQGVU²⁰ dont J (son apographe que l'on peut reconstruire selon LPFABFC), serait partiellement le reflet.

Mais l'aspect important d'un examen plus attentif de cette tradition italienne, au-delà de toutes les discussions et controverses philologiques, c'est qu'il permet de déceler un épicurisme pour ainsi dire latent de Poggio qui précède même la découverte de M et peut être décelé, par exemple, dans les célèbres lettres sur les bains de Baden et sur le supplice de Jérôme de Prague²¹.

Cette profonde et secrète imprégnation de la culture humaniste par le texte lucrétien semble confirmée par l'histoire de l'édition de Lucrèce, qui est également marquée dans sa période incunable et post-incunable par l'empreinte italienne :

La *princeps* paraît en effet en 1472 ou 1473 à Brescia par les soins du grammairien et typographe improvisé Tommaso Ferrando di Brescia (in-f^o)²².

La seconde édition est imprimée à Vérone en 1486 chez Paul Fridenperger (in-f^o), dont un exemplaire conservé à Utrecht porte des corrections de Pomponio Leto²³.

¹⁸ Cf. Hosius, 1914, pp. 109-122 ; Chiari, 1924, pp. 233-246 ; Pizzani, 1968 ; Müller, 1973, pp. 166-178 ; Reeve, 1980, pp. 27-48 ; Flores, 1980.

¹⁹ Voir en particulier le troisième chapitre « Ecdotica e tradizione manoscritta lucreziana (da Pasquali a Büchner e Müller) », in Flores, 1980, pp. 45-68, ici pp. 45-46.

²⁰ Ces deux derniers témoins (V-U et G) également du IX^e siècle ne donnent que des fragments du poème de Lucrèce et sont conservés les premiers à la Bibliothèque Nationale de Vienne (respectivement : V=*Schedae Vindobonenses ad cod. G pertinentes* comprenant dix feuillets sur vingt-deux transcrivant le fragment II 642-III 621 du *De rerum natura* et U= huit feuillets d'une autre main, indépendants de G et transcrivant VI 743-1286 ainsi que les fragments II 757-805 ; V 928-979 ; I 734-785 ; II 253-304 qui ont été ajoutés à la fin de Q et en partie absents dans G). Ce dernier témoin (*Schedae Gottorpienses uel Haunienses* ou *fragmentum Gottorpienum*) est conservé à la Bibliothèque Royale de Copenhague et comprend huit feuillets transcrivant le livre I et le début du livre II (1-456) avec diverses omissions tant en I qu'en II également commises dans Q et d'autres sans doute propres au copiste. Cette description sommaire est tirée de Ernout, 1993, XXI-XXII et de Flores, 2002. Nous ne faisons que signaler pour compléter les 28 vers de Lucrèce transcrits dans le florilège prosodique lui aussi du IX^e siècle conservé dans la Stiftsbibliothek de l'abbaye de Saint Gall (ms. 870) dûment répertorié avec d'autres témoins lucrétiens transcrits entre le IX^e et le XI^e dans Munk Olsen, 1985, pp. 85-89, ici p. 88.

²¹ Lettre envoyée de Constance le 30 mai 1416 à Leonardo Bruni d'Arezzo, in Bracciolini, 1832, pp. 11-20, Bracciolini, 1952, pp. 228-240 et Bracciolini, 1984, pp. 128-135.

Lettre du 15 juin 1416 à N. Niccoli, in Bracciolini, 1832, pp. 1-10, Bracciolini, 1952, pp. 219-228 et Bracciolini, 1984, pp. 128-135.

²² Cette édition a été tout récemment réimprimée avec une très érudite préface (cf. Beretta, 2016).

²³ Cf. Dixon, 2011, pp. 194-195. Mais à propos de l'attribution des *marginalia* d'origine humaniste figurant dans les manuscrits de la tradition italienne, cf. ci-dessus note 18.

En 1495, paraît une édition in-4° vénitienne calquée sur celle de Vérone (Theodorus de Ragazonibus) dont plusieurs exemplaires portent des annotations de Giovanni Pontano et Marulle (par exemple l'incunable IA 23564 conservé à la British Library de Londres qui contient des corrections de Pontano recopiées par G. Borgia qui, dans une lettre manuscrite datée de 1502 figurant dans ce même exemplaire donne aussi une brève vie de Lucrèce récemment rééditée²⁴). Notons aussi que l'exemplaire de cette édition conservé à la Bibliothèque nationale de Naples contient des *marginalia* d'un autre humaniste méridional, le calabrais Aulo Giano Parrasio (1470-1522).

L'édition aldine est publiée à Venise en 1500 in-4° par le véronais Girolamo Avanzi (1493-15 ??) professeur de philosophie à Padoue, alors qu'en 1504 paraît une paraphrase des trois premiers livres du poème qui est l'œuvre du philosophe et mathématicien florentin Raffaele Franceschi²⁵.

En 1511, le philologue bolonais Giovan Battista Pio, élève de Filippo Beroaldo l'Ancien, fournit une édition (Bologne, Girolamo « Platonico » de' Benedetti, in-f°), qui constitue le premier commentaire philosophico-grammatical de Lucrèce, comme le montre Ezio Raimondi²⁶ (cet ouvrage sera d'ailleurs réédité à Paris en 1514 chez Josse Bade et Jean Petit avec des notes de l'humaniste orléanais Nicolas Bérauld)²⁷.

En 1512-1513, paraît une édition florentine in-8° chez Filippo Giunta, elle est l'œuvre du camaldule Pietro Candido, ami de Marulle qui rappelle à cette occasion la noyade tragique de ce dernier dans le fleuve Cecina, alors qu'il transportait comme à l'accoutumée son Lucrèce dans sa besace et qui reconnaît avoir bénéficié des émendations qu'il attribue à Marulle et Pontano au texte du poème²⁸.

On peut noter que l'ouvrage est dédié à Tommaso Soderini, neveu de Pierre, le gonfalonier à vie de la République de Florence et du cardinal Francesco, dédicataire, quant à lui, de cette somme philologique que sont les *Annotamenta* de G. B. Pio dont nous venons d'évoquer les travaux lucrétiens (Bologne, 1511 et Paris, 1514), à son ancien élève, Alberto Pio, seigneur de Carpi (l'ouvrage sera réédité à Bâle,

²⁴ Cf. Solaro, 2000, pp. 31-36. G. Borgia (1475- env. 1550), originaire de Lucanie (aujourd'hui région de la Basilicate située dans le Sud de l'Italie entre Campanie et Calabre), membre de la docte Académie napolitaine connue sous le nom d'« Accademia pontaniana » d'après le nom de son plus auguste membre, le grand poète et humaniste néo-latin Giovanni Pontano, ayant lui aussi participé, on l'a vu, à la « défense et illustration » du poème lucrézien.

²⁵ Cf. Perfetti, 1998 et, en complément, sur l'intéressante traduction anglaise commentée du livre I du *De rerum natura* (1656) par l'écrivain et naturaliste, proche de l'abbé Marolles John Evelyn, voir aussi Perfetti, 1995, pp. 233-248.

²⁶ Cf. Raimondi, 1972, pp. 101-140.

²⁷ G.B. Pio (1460-1540) fut d'abord le précepteur de la marquise de Mantoue Isabelle d'Este dont nous possédons un très célèbre portrait exécuté par Léonard de Vinci et conservé au Musée du Louvre. Enseignant à l'Université de Rome, il fut aussi éditeur de Plaute.

²⁸ P. Candido (début du XV^e siècle-1513), humaniste hellénisant originaire et religieux de l'Ordre des Camaldules (un religieux éditeur de Lucrèce ! Il est vrai que nous ne sommes pas au bout de nos surprises dans ce domaine puisqu'un autre manuscrit de la tradition italienne de Lucrèce l'Ambrosianus E 125 sup. de la bibliothèque Ambrosienne de Milan a appartenu à l'humaniste siennois Enea Silvio Piccolomini qui occupa le trône de saint Pierre de 1458 à 1464 sous le nom de Pie II, cf. Flores 2002, p. 13 qui lui donne le sigle « s »), il entretint des relations étroites avec la typographie vénitienne d'Aldo Manuzio. Il est également l'auteur d'une courte biographie de Lucrèce qui précède son édition de 1512 (cf. Solaro, 2000, pp. 49-51).

chez Henricus Petrus in-8° 1531 ; à Lyon, Sébastien Gryphus in-8° 1534 ; 1539, in-4° Prigent Calvarinus ad Geminas Cyppas in Clauso Brunello ; *ibid.*, 1540 ; *ibid.* in-32° 1546, 1548, 1558).

Après cette date, les éditions italiennes de Lucrèce connaissent une très longue éclipse de 1515, date de la seconde édition aldine, jusqu'à 1647 qui marque la parution de l'édition et de la paraphrase du médecin florentin Giovanni Nardi, alors même que nous avons d'autres éditions totales ou partielles, à Paris (Livres I et II, chez Michel de Vascovan, in-4°, 1543 ; Livres I-III, chez Jean Foucher, in-4°, 1561) et Louvain (par Rutger Rescius ou Rescins, titulaire de la chaire de grec au collège trilingue et ami d'Erasme²⁹, 1542), avant la magistrale édition de Denys Lambin (in-4° Paris, chez Guillaume Rouillé et Philippe Gaultier de Rouillé son neveu, 1563 ; reprise en 1563-64, *ibid.* ; en 1565 in-16° avec des émendations d'Adrien Turnèbe, dont un exemplaire conservé à Leyde comporte des notes de Juste Lipse ; 1570 in-4°, chez Jean Bieuré et 1576) et dont on a découvert en 1989 un exemplaire annoté par Montaigne³⁰, puis celle d'Hubert von Giffen 2 in-4°s en 1565-66 chez Plantin.

Mais c'est désormais le manuscrit septentrional Q (le *Quadratus* que nous avons évoqué plus haut) alors conservé à l'abbaye Saint-Bertin de Saint-Omer dans l'actuel département du Pas-de-Calais qui sert de base à Turnèbe pour la collation dont se servira plus tard (1563) Lambin pour sa magistrale édition.

Plus que d'un retour à la source, c'est de résurgence d'un fleuve souterrain qu'il faut parler qui lui aussi gagnera en puissance pour alimenter le débat scientifico-philosophique jusqu'au siècle des Lumières.

3. « Fleuve et turbulences³¹ » : l'effet « papillon » de la critique textuelle lucrétienne

Biographies sommaires, corrections minuscules de mots, de syllabes, voire de lettres isolées quand ce ne sont pas des quantités syllabiques ou des modifications prosodiques et rythmiques imperceptibles au lecteur ordinaire... Nous n'avons vu jusqu'ici que des minuties a priori bien peu à même de bouleverser la compréhension du poème, sans parler des assises philosophiques et religieuses d'une civilisation entière comme le suggère S. Greenblatt dans le sous-titre de son ouvrage (*How the world became modern !!!!!*).

Pourtant, force est de constater que se sont bien produits dans les consciences, dans le *zeitgeist* de l'époque, des effets qui dépassent de très loin les croix (*crucis*) et les délices de l'arène philologique, comme si par une étrange loi d'homéostasie les réalités de l'esprit se pliaient et se ployaient au long travail d'érosion de la parole figée par le calame ou le plomb sur la surface vierge du parchemin ou du

²⁹ Cf. lettre de Bâle du 28 Juin 1536 à maître Conrad Goclenius.

³⁰ Cf. la magistrale édition de ces annotations par Screech, 1998.

³¹ Nous empruntons cette belle image au titre d'un essai déjà ancien du philosophe Michel Serres sur Lucrèce (Serres, 1977) qui, lui, parle cependant de « fleuves » au pluriel.

papier, parcourue par le regard plus ou moins attentif du lecteur, énoncée par la voix assurée du maître ou ânonnante de l'élève.

L'équivalent dans le monde habité par ces créatures hybrides (corps, *animus*, *anima*, élément inconnu, ou « âme de l'âme » selon la physique épicurienne que le poète latin reprend à son compte), de la goutte qui creuse la pierre en lui imprimant seconde après seconde des sillons, qui deviennent tunnels, béances, érosions.

C'est ce dont nous proposons de donner très sommairement ci-dessous quelques exemples.

Sur le plan de la fortune littéraire et critique du poète latin auprès des principaux humanistes, écrivains et penseurs italiens de la Renaissance, on peut rappeler, pour nous limiter aux exemples les plus connus, l'exemple d'Ange Politien (dont par ailleurs un célèbre passage des *Stanze per la giostra di Giuliano* I, 122³², dont le célèbre tableau de Botticelli, *Mars et Vénus*, conservé la National Gallery de Londres, pourrait être une traduction picturale, a été mis en relation directe avec sept vers du premier livre du *De rerum natura*, I, 29-40³³) qui recopia des extraits de ce même livre I du poème latin dans l'incunable de la *princeps* de Catulle, Tibulle, Propertius, Stace (Venise, Vindelino da Spira, 1472, exemplaire de la Biblioteca Corsiniana de Rome Inc. 50.F. 37) aux feuillets 188v-189v.

Comme nous l'avons suggéré à la fin de notre introduction, l'interface entre littérature et les arts plastiques est particulièrement à l'œuvre dans la civilisation hédoniste des cours italiennes de la Renaissance et on en trouve de nombreux exemples chez les grands artistes de l'époque (Botticelli, Piero di Cosimo, Léonard) qui « réalisent » pour ainsi dire plastiquement de manière icastique et donc immédiatement et intuitivement perceptible les aspirations contradictoires (sublimations néo-platoniciennes apolliniennes et héliocentriques contre tentations dionysiaques) et les rivalités matérielles et spirituelles des différents pouvoirs (ambitions impériales de Laurent le Magnifique soucieux d'assurer l'hégémonie de ce qu'il appelle son « *fiorentino impero* » et rémanences du républicanisme anti-césariste de l'époque antérieure peut-être présent dans la branche cadette de Pierfrancesco de Médicis ou encore,

³² « *Trovolla assisa in letto fuor del lembo, / Pur mo' di Marte sciolta dalle braccia, / Il qual roverso li giacea nel grembo, / Pascendo gli occhi pur della sua faccia: / Di rose sovra a lor pioveva un nembro / Per rinnovarli all'amorosa traccia: / Ma Vener dava a lui con voglie pronte / Mille baci negli occhi e nella fronte* » ; trad. Sérès, 2002, p. 239 note 122 : « Il la trouva assise, dans le lit, sans voile, / à peine sortie de l'étreinte des bras de Mars, / lequel, renversé sur le dos, reposait sur son sein, / se repaissant encore les yeux de son aspect : / de roses, au-dessus d'eux, il pleuvait une nuée / pour les relancer sur les traces de l'amour : / mais Vénus lui donnait avec un vif désir / mille baisers sur les yeux et le front ».

³³ Cf. les vers parallèles du poème latin où, prolongeant l'invocation initiale à la déesse, Lucrèce continue à s'adresser à elle : « Fais en sorte que, cependant, les sauvages travaux de la guerre, / sur mer et sur terre, s'assoupissent et reposent. / Car toi seule a le pouvoir de faire jouir les mortels d'une paix tranquille, / puisque Mars régisseur des armes règne sur les sauvages travaux de la guerre, / lui qui souvent se laisse tomber en arrière sur ta poitrine, / vaincu par l'éternelle blessure d'amour, / et sa nuque ronde ainsi posée, il lève le regard / et d'amour repaît ses yeux avides, les lèvres ouvertes / vers toi, déesse, et, renversé, son souffle tient à ta bouche. / Lui, toi, déesse, tandis qu'il est étendu sur le dos, / et que tu le couvres, épandue, de ton corps sacré, / répands de ta bouche des paroles suaves et demande, / pour les Romains, ô Révérée, une douce paix ! » (Pigeaud, 2016, p. 272).

tertium datur et surtout *dabitur* avec Savonarole, angoisse nostalgique d'une théocratie millénariste préfigurant le retour du Christ³⁴).

Toujours dans le même domaine des lettres, comment ne pas évoquer aussi l'exemple de la forte imprégnation lucrétienne du Tasse dont nous possédons comme pour Montaigne un exemplaire de Lucrèce lui ayant appartenu (il s'agit dans ce cas d'un exemplaire de la seconde édition aldine de 1515, conservé dans le fond « Barberiniano » de la Bibliothèque Apostolique Vaticane sous la cote Stamp. Barb. Cr. 4), qu'il a abondamment annoté et dont on a pu prouver le caractère pour ainsi dire opératoire dans le processus d'ensemble de l'inspiration du grand poète depuis sa célèbre *Jérusalem délivrée* jusqu'au poème tardif intitulé *Il mondo creato*³⁵.

Dans le champ philosophique, une des illustrations les plus marquantes de ces oscillations, de ces dérives au fil des courants ondoyants de l'hydrographie intellectuelle renaissante, est cette curieuse pulsion épicurienne jamais totalement éteinte chez le Platon de l'époque, le grand Marsile Ficin, maître en vertigineuses extases ascensionnelles et en raptus célestes théurgiques.

Cela a particulièrement affligé le grand pionnier des études ficiniennes en France, le docte abbé Ryamond Marcel qui, dans un ouvrage qui fit date sur le « mage » de Careggi s'interrogeait gravement sur ce qui était pour lui une aporie :

En tout état de cause, nous voilà du moins fixé sur l'emploi de son temps pendant l'année 1457³⁶ il ... se rend à Campoli pour y passer l'été ... les sujets les plus divers sont abordés en d'amicales et savantes conversations, et à la demande de ses interlocuteurs, il résume leurs entretiens dès son retour à Florence ou à Figline. Puis, alors que nous le pensions voué tout entier à son cher Platon, nous le trouvons occupé à commenter Lucrèce et, qui plus est, avec une complaisance pour le moins inattendue ... Mais si nous sommes d'accord pour déclarer avec Ficin que « Lucrèce est le plus brillant des philosophes épicuriens », nous sommes surpris de l'entendre dire « noter Lucrèce » et de le voir interpréter la doctrine d'Épicure comme « le pain délicieux des fils qu'il ne faut pas donner aux chiens ». C'est évidemment un des mérites de la Renaissance d'avoir rendu justice à Épicure ... Mais ... la réhabilitation d'Épicure se limite³⁷ à l'intégrité de sa vie et à la valeur morale de sa doctrine. Or, pour Ficin, qui fut sans doute amené à lire Lucrèce en poursuivant son enquête sur le plaisir, cette morale implique une

³⁴ Sur l'aspect particulier des rapports ambigus de la peinture de Botticelli, à la fois avec le néo-platonisme ficinien et l'épicurisme lucrétien, voir à présent « Le mythe de Vénus », in Sérís, 2002, pp. 203-260 et Prosperi, 2008, pp. 202-205. Ajoutons à cela, que le peintre, durant la parenthèse savonarolienne (1494-1498) composera plusieurs toiles reflétant le mysticisme imprécateur du dominicain en rupture avec son inspiration antérieure.

³⁵ Pour une étude exhaustive de ce volume et des annotations du Tasse : cf. Carini, 1962, pp. 97-110 ; Fanti, 1975, pp. 107-168 ; Fanti-Basile, 1975, pp. 75-106.

En ce qui concerne l'influence de Lucrèce sur la poésie du Tasse : Favero, 1957, pp. 75-83.

³⁶ Notons qu'à l'époque, Ficin a 24 ans, il a donc dépassé l'âge de raison et sa vive intelligence le fait déjà considérer comme un maître à penser.

³⁷ R. Marcel parle ici de la conception, selon lui dominante, à la Renaissance que l'on peut résumer ainsi : Épicure n'a pas été un pourceau, mais un homme respectable, pour autant sa physique, sa conception de la vie en société et sa critique de la religion restent inacceptables.

métaphysique qui l'a un instant retenu, engendrant en son âme une inquiétude et un pessimisme qu'il ne cherche pas à dissimuler. (Marcel, 1958, pp. 226-227)

Non sans avoir compati au désarroi du savant abbé, laissons-le à sa perplexité, pour nous borner à constater que Lucrèce est bien présent au cœur le plus profond et authentique de la Renaissance florentine et que, après avoir exploré quelques méandres du véritable bassin fluvial qu'a constitué en quelques décennies la progression de sa transmission, nous n'en sommes pas vraiment surpris.

Mais, redescendons à présent des sublinités de la métaphysique néo-platonicienne à la cité des hommes et aux changements considérables qui interviennent dans son organisation et sa gestion sous l'effet de la redoutable complexité engendrée par la croissance exponentielle des biens et des innovations produits par les découvertes techniques, scientifiques et géographiques.

En 1961, Sergio Bertelli a découvert un manuscrit autographe de Machiavel qui transcrit le *De rerum Natura* (il s'agit du Vaticanus Rossianus 884³⁸), preuve s'il en est de l'intérêt que suscitait chez le jeune homme qui n'avait pas encore pris ses fonctions comme secrétaire de la seconde chancellerie de l'éphémère république florentine de Pier Soderini, précisément à l'époque (ce témoin est daté de 1497), où Florence vivait sous l'austère férule de la parole inspirée et prophétique de Jérôme Savonarole, aux antipodes, bien entendu, de la féroce critique de la religion que dans son éloge du « divin » Épicure, le poète latin représente toujours au Livre I (vers 62-79) comme opprimant sous son poids insupportable la vie des hommes.

Par ailleurs, un autre éminent, « machiavélien », Gennaro Sasso a donné un exemple éclairant de l'utilisation que fait le penseur politique italien du texte de Lucrèce, en particulier du passage célèbre sur la mortalité du monde (*De rerum Natura*, V, 324 et suivants « Ainsi donc n'est pas fermée la porte de la mort pour le ciel », V, 373³⁹) dans les *Discours sur la première Décade de Tite-Live* II, 5 où, prenant le contre-pied sur ce point de la thèse d'Épicure et de Lucrèce, le secrétaire florentin désormais proscrit et éloigné des affaires par la première restauration médicéenne de 1512, se sert d'une thématique très largement inspirée du poème.

Voulant prouver en effet que « le changement des religions et de langues ainsi que l'arrivée des déluges et des pestes effacent la mémoire du passé », il commence d'abord à donner apparemment raison aux Épicuriens, pour apporter aussitôt (selon une méthode bien éprouvée chez lui) une restriction fondamentale à leur constatation empirique :

³⁸ Cf. Flores, 2002, p 41 qui lui confère le sigle Da. Voir également Flores, 2009, pp. 16 et 19.

³⁹ Pigeaud, 2016, p. 449 ; « haud igitur leti praclusa est ianua caelo » ; Ernout, 2010, p. 64. Dans Flores, 2009, 58, le « est » figurant dans toutes les éditions a été involontairement omis.

Aux philosophes qui ont soutenu que le monde est éternel, je crois qu'on peut répondre que, si une telle ancienneté est vraie, il serait logique que la mémoire remonte à plus de cinq mille ans. Cette idée serait juste, si l'on ne voyait pas que la mémoire des temps s'efface pour diverses raisons, provenant les unes des hommes, les autres du ciel...

Dans la deuxième catégorie, il évoque évidemment les catastrophes naturelles dans des termes proches du pessimisme cosmique de Lucrèce :

Quant aux causes provenant du ciel, ce sont celles qui détruisent l'espèce humaine et réduisent à un petit nombre les habitants d'une partie du monde. Ceci provient d'une peste, d'une famine ou d'une inondation. Cette dernière est plus importante, parce qu'elle est la plus générale et que ceux qui y échappent sont tous des montagnards et des hommes grossiers... (Machiavel, 1996, p. 306)

Bien entendu, le domaine des sciences naturelles, dans toute l'extension qu'on peut donner à ce terme de la physique la plus quotidienne à la cosmologie, en passant par la chimie, la botanique, la zoologie ne pouvait rester imperméable à l'influence de Lucrèce.

Parmi les innombrables exemples qu'on en pourrait donner et qui ont récemment été mis parfaitement en lumière pour la très vaste étendue de l'histoire du développement scientifique jusqu'aux développements les plus actuels dans un ouvrage de Marco Beretta e Francesco Citti auquel nous renvoyons⁴⁰, nous avons choisi de nous arrêter sur un passage de Giordano Bruno.

En effet, le philosophe italien s'inspire notamment du poète latin dans la façon dont il aborde le thème de l'infini dans le traité *De immenso et innumerabilibus, seu de universo & mundis* (I, 7) et dans le dialogue premier du *Souper des cendres* où il reprend le célèbre syllogisme d'origine épicurienne de l'archer qui, lançant un trait dans l'espace, depuis l'extrême bord d'un univers prétendument limité, démontrerait par là-même l'impossibilité de toute limite (*De rerum natura* I, 968-983)⁴¹:

En outre, si maintenant on supposait limité tout l'espace existant,
si un homme s'élançait jusqu'au bout des limites
extrêmes, et de là lançait un javelot qui s'envolât ;
ce trait jeté à toutes forces, que choisis-tu ? qu'il aille vers son but et s'envole au loin,
ou penses-tu que quelque obstacle puisse le lui interdire et le bloquer ?

⁴⁰ Cf. Beretta, 2008.

⁴¹ Cf. Bruno, 1995, pp. 8-10 : « *Dic : Epicureo si cui percurrere ad oras / Extremas liceat, volucrum jaciaturque sagittam / Margine ab extrema, nonne ad externa feretur ? / Scilicet intortum ualidis pro uribus ibit, / Metaque delato [telo] ulterius sic transilietur / Unde aliud spacium tibi constituatyr oportet, / Quos quoque si claudas, parili argumento aperimus* » (*De immenso et innumerabilibus*, I, 7, v. 60-66). Voir aussi Bruno, G., 1994.

Car il faut que tu admettes et choisisses l'une ou l'autre de ces propositions.
 Or l'une et l'autre te ferment tout échappatoire,
 Et te forcent à concéder que le tout s'étend, exempt de limite.
 Car soit il se trouve quelque chose pour lui faire obstacle et empêcher
 Que le trait ne parvienne à son but et l'empêche d'aller à son terme,
 Soit il est emporté en dehors, dans les deux cas il n'est pas
 parti depuis la limite de l'univers.
 Ainsi je te poursuivrai, où que tu placeras les limites
 extrêmes en te demandant ce qui arrive enfin au javelot⁴².

4. Conclure ? L'écriture poétique, une métaphore épistémologique du réel

J'ajoute ceci : partout, dans mes vers mêmes,
 Tu vois beaucoup d'éléments communs à beaucoup de mots,
 Bien que, pourtant, entre vers et mots, tu doives
 Reconnaître qu'il y a une distance entre le fait et le son qui résonne.
 Si grand est le pouvoir des lettres par le seul changement de leur ordre !
 Mais pour ce qui est des éléments premiers, ils peuvent fournir beaucoup plus
 Pour créer la variété des choses (Lucrèce, I, 823-829)

Ces vers vraiment stupéfiants, vu l'époque où ils ont été composés, du chant I de *La Nature des choses*⁴³,
 posent une analogie qui est dénoncée comme viciée à la base : en effet le nombre des atomes est infini,
 ils peuvent donc créer infiniment plus de choses diverses que nos pauvres alphabets ne peuvent créer
 de mots et pourtant il y a ici l'esquisse d'une harmonie secrète en ce qui est la création poétique et la
 création incessante de la pluralité des êtres et des formes, ce que Mayotte Bollack nomme le « pouvoir
 démiurgique de la distribution » (Bollack, 1978, p. 250).

⁴² « praeterea si iam finitum constituatur / omne quod est spatium, si quis procurrat ad oras / ultimus extremas iaciatque uolatile telum, / id ualidis utrum contortum uiribus ire / quo fuerit missum maui longeque uolare, / an prohibere aliquid censes obstareque posse ? / alterutrum fatearis enim sumasque necesses. / Quorum utrumque tibi effugium praecludit, et omne / cogit ut exempta concedas fine patere. / nam siue est aliquid quod probeat efficiatque / quominus quo missum est ueniat finique locet se, / siue foras fertur, non est a fine profectum. » (Flores, 2002, p. 116). N.B. La seule différence notable du texte donné par Ernout, 1993 (p. 36), qui est le texte que traduit Pigeaud et que nous reprenons ici, consiste en une élision pour des raisons prosodiques du « quominus » du vers 978 en « quominu' ». La raison de cette pratique fluctuante chez Lucrèce que s'efforce de reproduire Ernout est fournie par ailleurs dans Ernout-Robin, 1963, p. XXV-XXVI qui cite longuement un article de Louis Havet (*L's latin caduc*) paru dans le volume de mélanges *Études romanes dédiées à Gaston Paris le 29 décembre 1890* (ré-éd. photo-typique Genève Slatkine, 1976, pp. 303-329, ici pp.325-329 ; éd. or., Paris Émile Bouillon, 1891).

⁴³ trad. : Pigeaud, 2016, p. 299.

La création langagière singerait donc l'éternité, le poète en combinant les éléments du langage (sons et signes) reproduit l'éternel engendrement à partir des *elementa rerum* discrets, tandis que son produit, le poème, agit dans le monde avec les mêmes effets tour à tour constituants et dissolvants. La métaphore, l'analogie acquièrent ainsi un rôle épistémologique qui est la *vis abdita* du véritable poème, le poème-monde.

Bibliographie

Basile, B.-Fanti, C., 1975, *Introduction aux annotations manuscrites du Tasse au De rerum natura*, in « Studi Tassiani », XXV, pp. 75-106 (repris dans Basile, B., 1984, *Follia e ragione: Tasso lettore di Lucrezio*, in Id., 1984, *Poëta melancholicus. Tradizione classica e follia nell'ultimo Tasso*, Pisa, Pacini editore, (Saggi critici : 13), pp. 65-101.

Beretta, M., 2008, *Gli scienziati e l'edizione del De rerum natura*, in *Lucrezio, la Natura e la Scienza*, a cura di Marco Berretta e Francesco Citti, Firenze, Olschki (Biblioteca di NUNCIUS : LXVI), pp. 177-224.

Beretta, M., 2016, *La riscoperta del De rerum natura*, in *Lucrezio, De rerum natura, Editio princeps (1472-1473)*, Bologna, Bononia University Press.

Bracciolini, P., 1832-1861, *Epistolae*, a cura di Tommaso Tonelli, Firenze, 3 voll.

Bracciolini, P., 1952, Lettre envoyée de Constance à Leonardo Bruni d'Arezzo, in *Prosatori latini del Quattrocento*, a cura di Eugenio Garin, Milano-Napoli, R. Ricciardi.

Bracciolini, P., 1984, *Lettere a Niccolò Niccolò*, in *Lettere*, a cura di Helene Harth, Firenze, Olschki, 1984 (Istituto Nazionale di Studi sul Rinascimento: Carteggi umanisti). Lettre n° 73.

Bruno, G., 1994, *Le souper des cendres*, texte établi par G. Aquilecchia, Notes de G. Aquilecchia, Préface de Adi Ophir, Traduction de Yves Hersant, Paris, Les Belles Lettres (G. Bruno, *Œuvres complètes* (texte et traduction), sous la direction de Yves Hersant et Nuccio Ordine, t. II).

Bruno, G., 1995, « Epître liminaire du dialogue », in Id., G., *De l'Infini, de l'univers et des mondes*, texte établi par Giovanni Aquilecchia, notes de Jean Seidengart, Introduction de Miguel Angel Granada, Traduction de Jean Pierre Cavallé, Paris, Les Belles Lettres (Giordano Bruno, *Oeuvres complètes (texte et traduction)*), sous la direction de Yves Hersant et Nuccio Ordine, t. IV).

Carini, A.M., 1962, *I postillati « barberiniani » del Tasso*, « Studi Tassiani XII », pp. 97-110.

Chiari, A., 1924, Compte-rendu de l'édition du *De natura rerum* d'Hermann Diels (Berlin, 1923), « Rivista di Filologia e di Istruzione Classica », 52, pp. 233-246. (Republié in Id., 1961, *Indagini e letture*. 3^a serie, Firenze, F. Le Monnier).

Dixon, H., 2011, *Pomponio Leto's Notes on Lucretius (Utrecht Universiteitbibliothek X Fol. 82 Rariora)*, « Aevum », Anno 85, Fasc. 1, pp. 191-216.

Dufau, B., 2013, *Flaubert et Lucrèce dans la Correspondance : de la gentillesse à la mauvaise humeur*, in « Flaubert » [En ligne], Style/Poétique/Histoire littéraire, mis en ligne le 03 novembre 2013, consulté le 10 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/flaubert/2089>.

Fanti, C., 1975, *Édition des annotations manuscrites du Tasse au De rerum natura*, in « Studi Tassiani » XXV, pp. 107-168.

Favero, M.T., 1957, *Echi lucreziani nel Tasso*, in « Studi Tassiani », VII, pp. 75-83.

Flaubert, G., 1991, *Correspondance*. Tome III, du 3 janvier 1859 à décembre 1868, éd. de Jean Bruneau, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade n° 374).

Fleischmann, W.B., 1971, *Lucretius*, in *Catalogus translationum et commentariorum. Mediaeval and Renaissance Latin Translations and Commentaries. Annotated Lists and Guides*, vol. II, Editor in Chief: Paul Oskar Kristeller. Associate Editor: F. Edward Cranz, Washington DC, The Catholic University of America Press, pp. 356-365.

Flores, E., 1980, *Le scoperte di Poggio e il codice di Lucrezio*, Napoli, Liguori.

Flores, E., 2002, Titvs Lvcretivs Carvs, *De rerum natura*, volume primo (Libri I-III), Napoli, Bibliopolis (Istituto Italiano per gli Studi Filosofici. La scuola di Epicuro. Supplemento numero due).

Flores, E., 2004, Titvs Lvcretivs Carvs, *De rerum natura*, volume secondo (Libro IV), Napoli, Bibliopolis (Istituto Italiano per gli Studi Filosofici. La scuola di Epicuro. Supplemento numero quattro)

Flores, E., 2009, Titvs Lvcretivs Carvs, *De rerum natura*, volume terzo (Libri V-VI), Napoli, Bibliopolis (Istituto Italiano per gli Studi Filosofici. Centro Internazionale per lo Studio dei papiri ercolanensi. La scuola di Epicuro. Supplemento numero cinque)

Gambino Longo, S., 2004, *Savoir de la nature et poésie des choses. Lucrèce et Épicure à la Renaissance italienne*, Paris, Champion.

Gordan, Ph. W.G., 1974, *Two Renaissance Book Hunters. The Letters of Poggius Bracciolini to Nicolaus de Niccolis*, translated and annotated by Phyllis Walter Goodhart Gordan, London-New York.

Greenblatt, S., 2013, *Quattrocento*, tr. fr. C. Arnaud, Flammarion ; ed. or., 2011, *The Swerve, How the World became Modern*, New York-London, W.W. Norton.

Hemmerdinger, B., 1966, « Hermès », 94, p. 504. Ce manuscrit serait l'antigraphe de L et également de la main de Niccoli, ce que démentent Müller, 1973 et Flores, 1980.

Hosius, C., 1914, *Zur italienischen Ueberlieferung des Lucrez*, « Rheinische Museum », 69, p. 109-122.

La Brasca, F., 1999, « *Hinc mel, hinc venenum* » : l'édition commentée du *De rerum natura* par Giovanni Nardi (1647), in *Présence de Lucrèce*. Actes du Colloque tenu à Tours (3-5 décembre 1998), textes réunis et présentés par Rémy Poignault, Tours, Centre de Recherches A. Piganiol, 1999 (Collection Caesarodunum : XXXIIbis).

Machiavel, N., 1996, *Discours sur la première Décade de Tite-Live*, in Machiavel, *Œuvres*, édition établie par C. Bec, Paris, Robert Laffont, pp. 177-461 ; éd. or., 1531, *Discorsi sopra la Prima Deca di Tito Livio*, Firenze, Bernardo Giunti, 1531.

Marcel, R., 1958, *Marsile Ficin (1433-1499)*, Paris, Les Belles Lettres (Collection : Les Classiques de l'Humanisme. Série : Études : III).

Martin, J., 1992, *Praefatio in T. Lucreti Cari, De rerum natura libri sex*, Stvtgardiae et Lipsiae, in aedibus B.G. Teubner, 5^e éd. ; éd. or., *ibid.*, 1953.

Odifreddi, P., 2013, *Come stanno le cose. Il mio Lucrezio, la mia Venere*, Milano, Rizzoli.

Paladini, M., 2000, *Parrasio e Lucrezio*, « Vichiana », 4^a Serie II, 1, pp. 95-118.

Palmer, A., 2014, *Addenda et Corrigenda. Lucretius*, in *Catalogus translationum and commentariorum. Mediaeval and Renaissance Translations and Commentaries*, vol. X, Chief Editor: Greti Dinkova-Bruun. Associate Editors: James Hankins and Robert A. Kaster, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, pp. 331-356.

Pellegrin E., Fohlen J. *et alii*, 1975, *Les manuscrits classiques latins de la Bibliothèque vaticane*, Catalogue établi par Elisabeth Pellegrin et Jeanine Fohlen, Colette Jeudy, Yves-François Riou avec la collaboration d'Adriana Marucchi, tome I, Fonds Archivio San Pietro à Ottoboni, Paris, éditions du CNRS, (Documents, Études et Répertoires publiés par l'IRHT: XXI).

Perfetti, A., 1995, *John Evelyn e « The Rational Bruno's »*, « Bruniana & Campanelliana. Ricerche filosofiche e materiali storico-testuali », anno 1 1995/1-2.

Perfetti, A., 1998, *La Lecture de Lucrèce dans le milieu post-ficinien florentin : la Paraphrasis de Raffaele Franceschi sur le De rerum Natura de Lucrèce*, Conférence orale prononcée le 28 novembre 1998 dans le cadre de la journée organisée à l'ENS de la rue d'Ulm sur le thème « Marsile Ficin et la doctrine des Anciens » par la Société Marsile Ficin dirigée par Stéphane Toussaint.

Pigeaud, J., 2016, Lucrèce, *La Nature des choses*, traduction par Jackie Pigeaud, in *Les Épicuriens*, édition publiée sous la direction de Daniel Delattre et de Jackie Pigeaud, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade : n° 564, pp. 269-531 ; notes : pp. 1185-1223 ; éd. or. du recueil, Paris, Gallimard, 2010).

Pizzani, U, 1968, Compte-rendu de l'édition de Karl Büchner (1966), « Latomus », 27.

Prosperi, V., 2008, *Per un bilancio della fortuna di Lucrezio in Italia tra umanesimo e controriforma*, « Sandalion . Quaderni di cultura classica, cristiana e medievale dell'Università degli studi di Sassari », 31, pp. 191-210.

Raimondi, E., 1972 *Il primo commento umanistico a Lucrezio*, in *Politica e commedia. Dal Beroaldo al Machiavelli*, Bologna, Il Mulino, 1972, pp. 101-140.

Reeve, M.D., 1980, *The Italian tradition of Lucretius*, « Italia Medioevale e Umanistica », XXIII, pp. 27-48.

Screech, M.A., 1998, *Montaigne's Annotated Copy of Lucretius. A transcription and study of the manuscript, notes and pen-marks*, with a Foreword by Gilbert De Botton, Genève, Droz.

Séris, E., 2002, *Les Étoiles de Némésis. La Rhétorique de la mémoire dans la poésie d'Ange Politien (1454-1494)*, Genève, Droz (Travaux d'Humanisme et de Renaissance n° CCCLIX).

Serres, M., 1977, *La Naissance de la physique dans le texte de Lucrèce : fleuves et turbulences*, Paris, Éditions de Minuit.

Solaro, G., 1993, *Lucrezio*, a cura di Giuseppe Solaro, con una nota di Luciano Canfora, testo latino a fronte, Palermo, Sellerio Editore.

Solaro, G., 2000, *Lucrezio. Biografie umanistiche*, Bari, Edizioni Dedalo (Collana Paradossi, diretta da Luciano Canfora : 3).

Timpanaro, S., 2003, *La genesi del metodo del Lachmann*. Con una *Presentazione* e una *Postilla* di Elio Montanari, Torino, UTET Libreria ; éd. or. 1963, *La genesi del metodo di Lachmann*, Padova, Antenore.

Ullmann, B. L.- Stadter, P.A., 1972, *The Public Library of Renaissance Florence. Niccolò' Niccoli, Cosimo de' Medici and the library of San Marco*, Padova, Antenore.

Vesperini, P., 2017, *Lucrèce. Archéologie d'un classique européen*, Paris, A. Fayard (Collection « L'épreuve de l'histoire ». Ouvrage publié sous la direction de Patrick Weill).